

avait dans les lignes de cette figure une pureté, une délicatesse et une harmonie qui eussent ravi Raphaël lui-même. Elle avait plutôt la beauté des traits que la beauté du coloris.

— Ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, dit tout-à-coup une des modistes, que Juliette est plus triste encore aujourd'hui que de coutume ?

— Moi, triste, mesdemoiselles ? c'est impossible, car je m'amuse trop en vous écoutant. En vérité, Eléonore est si folle et si gaie dans ses histoires, qu'il faudrait bien de la mauvaise volonté pour ne pas l'écouter en riant. Voyons, Eléonore ; racontez-nous encore une de vos aventures.

— Hier, mesdemoiselles, dit Eléonore avec l'emphase d'un orateur sûr d'être écouté, je passais dans la rue Platrière, sautant comme un chat sur la pointe des pavés ; voilà que tout à coup un citoyen, qui avait l'air d'un marquis de l'ancien temps, me saisit la main et me dit : — Madame, vous êtes compatissante puisque vous êtes femme ; faites-moi la grâce de m'accorder pour quelque temps une retraite chez vous. Je suis traqué comme un agneau par des bêtes fauves ; si je tombe sous leurs griffes, c'est fait de moi. — Mais, citoyen, vous ne savez pas ce que vous dites. Est-ce que je tiens un hôtel garni ? — Il me regarda, me regarda encore et se mit à sourire, oubliant sans doute le danger qu'il courait. — C'est égal, me dit-il d'un air moitié suppliant et moitié cavalier. — Comprenez-vous, mesdemoiselles, ce c'est égal ? En vérité, ces ci-devants ne changeront pas. Mais il me vient une idée : si Juliette nous racontait son histoire, car depuis bientôt six semaines qu'elle est avec nous elle n'a pas daigné nous dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— Je n'ai rien dans le cœur, murmura Juliette ; mon histoire est bien simple, il n'y a pas là de quoi vous distraire.

— Racontez toujours, nous vous écoutons.

— Encore une fois, mesdemoiselles, je n'ai pas d'histoire à vous raconter. Je suis née de parens pauvres, mon pays est l'Auvergne, une de mes tantes a payé les frais de mon voyage à Paris, et depuis six semaines me voilà parmi vous, heureuse de votre bonne volonté pour moi, triste parce que j'ai le mal du pays, mais cela se passera.

— Vous ne racontez là, Juliette, que le chapitre ennuyeux de votre histoire. On n'a pas vingt-quatre ans, quand on est jolie comme vous, sans avoir aimé, je veux dire sans avoir été aimée. . . Cela ne fait pas de mal à son prochain.

— Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle ; je n'ai jamais aimé que ma mère, et je n'ai jamais été aimée même de ma mère, car ma mère est morte à mon berceau.

— La pauvre fille ! s'écria-t-on à tous les coins de la boutique.

— Vous avez dû bien vous ennuyer ? demanda à Juliette sa voisine, qui n'avait pas perdu son temps depuis que son cœur battait.

— M'ennuyer ? peut-être, murmura Juliette ; mais, de grâce, mesdemoiselles, je finirais par vous ennuyer vous-mêmes ; ne parlons plus de moi, vous voyez qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

A peine Juliette eut-elle dit ces mots, que la marchande de mode entra et vint à elle avec émotion.

— Mademoiselle Juliette, j'ai à vous parler ; suivez-moi dans l'arrière boutique.

Juliette pâlit, piqua son éguille, et accompagna sa maîtresse avec inquiétude.

Dès qu'elle fut sortie, toutes ses compagnes parlèrent à la fois.

— Comprenez-vous, mesdemoiselles ? . .

— Toujours des airs mystérieux.

— Toujours triste et toujours pensive.

— Est-ce que vous croyez à l'histoire qu'elle vient de raconter ?

— Avec ces grands airs d'innocence, elle en sait beaucoup plus que nous sur les passions du cœur.

Cependant Juliette et la marchande de modes s'étaient assises dans l'arrière-boutique.

— Mademoiselle, dit la marchande de modes d'un air respectueux et avec un accent de tristesse, je crois que votre déguisement n'a pas trompé tout le monde ; mon mari sort du club, on lui a reproché de donner asile à des suspects.

— Que me dites-vous là ?

— C'est à n'y rien comprendre ; car, enfin, vous travaillez comme les autres, vous vous levez à la même heure, vous mangez à la même table, vous n'êtes pas fière, vous êtes bonne et douce ; rien, si ce n'est votre figure, qui puisse trahir votre rang.

— Que voulez-vous ? le malheur me poursuivra jusqu'au bout.

— Il ne faut pas désespérer, dit la marchande de modes en pleurant. C'est peut-être cette petite pie que j'ai mise à la porte il y a huit jours qui aura voulu vous perdre. Elle avait trop de malice pour ne pas voir une grande dame à travers votre déguisement. Elle m'a dit tout de suite : " Celle-là a une manière de regarder qui dénote une femme de qualité. " Et puis un jour elle nous a surprises toutes les deux parlant de M. le comte de Verteuil. Comment allons-nous faire ? Si je pouvais vous sauver sans compromettre mon mari ?

— J'ai compris, murmura Mlle de Verteuil ; je vais vous quitter à l'instant.

— Mon Dieu ! et où irez-vous ?

— Dieu me conduira. Après tout, s'il faut aller en prison, j'irai en prison ; le comte de Verteuil a passé par là.

— Si vous m'en croyez, vous quitterez Paris ; il n'y a aucun pays au monde, excepté Paris, où les femmes soient en danger. En province, je suis bien sûre qu'on ne s'occupe pas de nous. C'est à Paris seulement qu'on trouve des tigres qui arrachent les femmes des bras de leurs maris, les mères du berceau de leur enfant.

— S'il n'y avait pas si loin ! dit Mlle de Verteuil d'un air pensif.

— Vous dites, mademoiselle ?

— J'ai un vieil oncle et une jeune cousine au château de Rouvray, en Auvergne ; mais comment aller jusque-là ?

— C'est bien loin, j'imagine ; mais moi j'aimerais mieux aller au bout du monde que de risquer la prison. S'il ne vous manquait pour votre voyage qu'un peu d'argent ?

— Merci, dit la jeune fille, il m'en reste assez pour partir, mais non pas assez pour m'acquitter envers vous.

— Que dites-vous donc là ? S'il y avait un compte à faire entre nous ce serait moi plutôt qui vous devrais de l'argent ; je n'ai jamais eu une si bonne ouvrière. . . pardonnez-moi ce mot.

— N'en parlons plus, il faut partir ; mais comment partir seule ?

— Une idée ! s'écria la marchande de modes ; c'est en Auvergne que vous allez ? Rosalie est de ce pays-là, il a long-temps qu'elle désire y retourner.